

Nathan Baker

Né en 1979 à Grand Rapids, Michigan, vit et travaille à Chicago.

"Medecine", 2006.

Après des études de peinture, de dessin et de design, Nathan Baker se tourne vers la photographie. Ses images, nettes et attentivement composées, montrent un sens très assuré de la couleur. Elles peuvent aussi bien capter des situations sur le vif, dans le continuum de la réalité, que résulter d'une mise en scène très élaborée. Dans les deux cas, Nathan Baker est sans cesse attentif aux détails signifiants qui, sans avoir l'air d'y toucher, bousculent la scénographie très organisée de l'image et y introduisent une rupture. Pour la série « Rupture », justement, Baker s'appuie littéralement sur ce principe en introduisant un accident anodin dans une scène en tout point banal. Sans démonstration, sans effet, en jouant plutôt au chat et à la souris avec le spectateur, Nathan Baker suscite le doute et la perturbation. Tel un jeu d'enfant venant titiller l'attente et la curiosité, Nathan Baker introduit un soupçon de perplexité dans l'ordre des choses et de la photographie. Une tache, un déséquilibre de composition, une énigme formelle et c'est aussi bien l'image que le quotidien qui, tout à coup, commence à vaciller sur leurs bases.

Anna & Bernhard Blume

Anna Blume :

Née en 1937 à Bork/Westfalen (D), vit et travaille à Cologne. Geboren in 1937 in Bork/Westfalen (D), woont en werkt in Keulen. Geboren 1937 in Bork/Westfalen (D), lebt und arbeitet in Köln.

Bernhard Blume :

Né en 1937 à Dortmund (D), vit et travaille à Cologne. Geboren in 1937 in Dortmund (D), woont en werkt in Keulen. Geboren 1937 in Dortmund (D), lebt und arbeitet in Köln.

"Atomium", "Trans-Skulptur", 2009.

Le duo d'artistes Anna et Bernhard Blume jouit d'une renommée internationale. Leurs œuvres atypiques, présentes dans les collections de musées majeurs, sont à la fois des réflexions sur le mouvement, la perception, le réalisme, la performance et l'histoire de l'art. Pour cette nouvelle série de grands formats, TRANS-SKULPTUR, Anna & Bernhard Blume interrogent, de manière clownesque, risquée et ironique, comme à leur habitude, la grande question de l'abstraction. Leurs actions photographiques sont ancrées dans la performance. Tout est soigneusement dessiné, conçu et construit au fur et à mesure du processus de fabrication de l'image, depuis la conception des costumes et des décors jusqu'au développement et au tirage en passant, bien sûr, par les séances de prises de vue où les corps sont mis à rude épreuve. « Nous peignons avec notre appareil photo et ce travail pictural continue jusqu'au labo » disent-ils. Depuis 1995, Anna & Bernhard Blume prennent aussi des photos digitales, et en conséquence, les prises de vue sont devenues "transformables".

En se mettant en scène, contorsionnés, au sein d'objets géométriques, en perdant l'équilibre dans un ensemble d'épures blanches, en intégrant la donnée du corps dans un univers abstrait et conceptuel, les Blume réintroduisent de la relativité et du mouvement là où siégeaient certitude et fixité. Avec une pointe d'irrévérence bienvenue et une sacrée dose d'audace, le résultat de leurs performances photographiques offre au spectateur décontenancé un tableau mixte où nos repères habituels font la grimace en riant sous cape.

Brice Bourdet

Né en 1979 à Avignon, vit et travaille à Berlin.

"Passage", série "Inclinaison à 45°", 2006

Le corps humain est-il encore l'échelle de mesure du monde dans lequel il évolue? Le corps humain ne joue plus ici son rôle dans la société. Il semble comme devenu incompatible avec son environnement, voir amnésique des règles de comportement qui les relient entre eux. Ils sont posés ici ou là, contre un mur, une porte, une vitre, un pilier... Le corps se retrouve isolé dans son propre monde. Il ne va plus apparaître comme du vivant dans un espace urbain, mais il va tendre vers l'objet. Un objet que l'on aurait posé ou déposé ici ou là, on pourrait donc le percevoir dans un sens inanimé. Mais dans un autre sens il est au contraire perturbé dans son fonctionnement habituel et mécanique. La tête devient tout à coups un support, un appui, les bras ne servent plus à garder l'équilibre et vont même en son contre, les pieds et les jambes ne cherchent plus à déplacer le corps mais à le freiner et l'empêcher de glisser. Évoluons-nous encore dans un monde construit et agencé à notre image et à notre échelle (corporelle)? Ou bien notre évolution est telle guidée? Est-ce l'espace qui nous entoure qui est fait pour et en fonction de nos capacités de mouvement? Ou bien seraient ce nos mouvements qui découleraient de notre espace d'évolution de vie? Les lieux s'offrent ici, comme contrariés dans leurs fonctions premières. Le corps se décale de par sa posture, de sa capacité de mouvement. Il se positionne dans son lieu d'évolution de manière interrogative. Les fonctions du corps, des bras, du bassin et des pieds se détournent donc. Les fonctions arbitraires du corps sont déplacées, perturbées. Ce corps se confronte à son espace de vie, et d'évolution comme pour le questionner, et pour peut-être se questionner lui-même. (Brice Bourdet)

Messieurs Delmotte

Né en 1967 à Liège, vit et travaille à Liège.

"The Mental Reason", vidéos, 2008.

"Forbidden Projects", dessins, 2009-2010.

Les photographies, mises en situation et réalisations vidéos de Messieurs Delmotte sont régulièrement présentées lors d'expositions individuelles ou collectives en Europe et bien-sûr en Belgique où l'artiste est également connu pour ses «party », happening multimédia. Philosophe burlesque, auteur d'actes dérisoires, il est le créateur d'une œuvre «apparemment légère » qui oscille sur le fil de l'absurdité de la condition humaine. (Texte SPAC -2004).

"Dans ce nouveau cycle de vidéos, intitulé "The Mental Reason", Messieurs Delmotte poursuit sa pseudo aventure identitaire dans l'espace-temps. Se défaire d'une image organique de tigre, s'accrocher à un tronc d'arbre par un veston, mimer un drôle d'oiseau (...) Tous ces faits et gestes plutôt anodins s'agencent entre eux dans ce qui ressemble au fil des séquences à un spectacle, continu et discontinu à la fois, imprégné d'une conscience ambiguë : "The Mental Reason" donc. Ce spectacle se construit à plusieurs niveaux : dans la cité et en pleine nature, épisodique et sur le mode du récit, utopique et pleinement réaliste à la fois, chaque séquence, pourtant en mouvement, renvoie à une image instantanée ; considérées dans leur ensemble, leur cycle donc, elles renvoient à une cartographie mentale. Le cadre objectif est à ce point distendu, les actions si ténues d'un point de vue signifiant, que l'artiste rend malhabile tout discours idéal."
(Extrait d'un texte de Brigitte Van den Bossche)

Anthony Goicoléa

Né en 1971 à Atlanta, Georgia, vit et travaille à New York.

Tickle, installation vidéo, 2002

Dans le temps, j'ai fait essentiellement de la photographie, et je prenais des photos d'autoportraits scéniques, en forme de performances, de manière à instantanéiser des fragments de récits dénués de sens. Depuis peu, je travaille à une série de projets vidéo où la structure narrative est générée et figurée par la progression du temps. Je m'intéresse, comme dans le cas de mes photos, à l'autoportrait, à la vanité et au narcissisme, ainsi qu'à des questions relatives au corps, aux fonctions corporelles, à la beauté, au grotesque et à la perversité.

Les vidéos introduisent dans mes récits un élément de temps. J'utilise cet élément pour rendre compte de la maturation d'états graduels, débouchant finalement sur des situations destructrices ou absurdes. Les vidéos fonctionnent comme de courtes fenêtres de temps visuelles, durant lesquelles des comportements obsessionnels sont poussés à leur paroxysme (dans *Nail Biter*, par exemple), des figures se multiplient par un processus de régénération invisible (*Amphibians*) ou des fonctions corporelles banales se muent en crises et envies irrépressibles (*Tickle*).

Beaucoup de mes vidéos se caractérisent par un point de vue limité. Ces angles de prise de vue tronqués, statiques, frontaux, avec des cadrages fermés, associés à des cuts et des retouches minimaux, produisent l'effet d'une progression temporelle linéaire et sans solution de continuité. Comme pour les photos, la caméra devient un outil permettant de garder une trace des scénarios bancals mis en scène et interprétés pour un spectateur absent.

« *Tickle* » est une installation vidéo à trois canaux qui montre la transition de quelque chose d'inepte, d'anodin et de drôle à quelque chose qui relève de la torture et de la cruauté. À la différence d'un éternuement ou du hoquet, le chatouillement ne procède pas d'une force involontaire. Il est impossible de se chatouiller soi-même; pourtant, dans la vidéo, c'est une force invisible qui chatouille le garçon assis en haut des escaliers.

Au fur et à mesure que les chatouillements et les rires s'accroissent, la scène devient de plus en plus chaotique et paroxystique, jusqu'à ce que les rires tournent en cris de souffrance, avant de se résoudre dans un soupir de soulagement.

La vidéo « *Tickle* » évolue dans une zone ambiguë, où la frontière entre plaisir et souffrance est imperceptible. C'est à la fois amusant et terrifiant.

(d'après des textes de l'artiste)

Julien Berthier

Né en 1975 à Besançon, vit et travaille à Aubervilliers.

"Revolution light", 2004, "Everything's gonna be alright", 2004, Self, 2009, "Individual Barrier", 2001, "It's not about chance", 2005, "Pavés préhensiles", 2009.

Julien Berthier imagine des machines et des situations, souvent absurdes, qu'il couche d'abord sur le papier et qu'il réalise ensuite. Ce n'est pas l'absurdité en tant que telle que l'artiste vise mais une tentative singulière d'amélioration du monde. Pour "Everything's gonna be alright", il a profondément creusé son message dans un jardin ; celui-ci était uniquement visible depuis un camion nacelle de 13 mètres de hauteur exceptionnellement loué pour prendre la photographie. Dans "Révolution Light", il matérialise également, par le choix de l'objet - le lustre comme modèle du confort bourgeois- autant que par son titre, la promesse ironique d'une révolution légère.

"On pourrait prendre Julien Berthier pour quelque illuminé ou utopiste farfelu si ses inventions fantasques, fruits d'une observation aiguë de la réalité, n'avaient pour finalité d'en révéler la dimension absurde, tragique quelquefois. Son travail est en effet tout un programme qui se compose de solutions pratiques techniquement viables ou de démonstrations cohérentes. Mais l'ensemble, sous couvert d'améliorer les choses ou d'en pousser la logique de fonctionnement, n'en constitue pas moins une critique d'autant plus efficace que l'artiste emprunte à l'humour et à l'ironie."

(Extrait d'un texte de Sylvie Zavatta, directrice du Frac Franche-Comté.)

Edouard Levé

Né en 1965 à Neuilly-sur-Seine (F), † 2007 à Paris.

"Rugby", 2003 ; "Pornographie", 2002.

Photographe, plasticien et écrivain, Edouard Levé a exploré, avec distanciation, humour noir et maîtrise formelle autant que conceptuelle, la question de la création et le tréfonds de sa personnalité avec ses charges d'angoisses, de fantasmes ou de formations inconscientes. Dans un mouvement conjoint, l'art et le sujet Levé sont ainsi articulés à travers des « autofictions » exigeantes et sans concessions qui, pour ne pas manquer de détachement, suscitent néanmoins un étrange malaise.

Pures reconstitutions photographiques, les séries « Pornographie » (2002) et « Rugby » (2003) ne révèlent ni l'érotisme cru ni l'agressivité sportive auxquels on pourrait s'attendre. Selon le principe de la « neutralisation par soustraction » Edouard Levé a composé ces images oniriques en studio avec des figurants. Les personnages sont figés comme des poupées mécaniques, comme des natures mortes en pleine action. Aucun détail anecdotique ne vient s'ajouter à la mise en scène exsangue, tirée au cordeau, réduite à un code minimal qui ôte à la communication tout le superflu et partant, toute résonance vivante. Si l'artiste a méthodiquement enlevé toute émotion, agitation ou information affective de ses images ou de ses textes littéraires, il applique le même procédé à sa propre vie. Aboutissement tragique, Edouard Levé s'est donné la mort en 2007, trois jours après avoir soumis un scénario sur le suicide d'un ami...

Achim Lippoth

Né en 1968 à Ilshofen (D), vit et travaille à Cologne.

"L'Homme machine", 2001

A la base, photographe publicitaire et de mode centré sur l'enfance, Achim Lippoth attire cependant très vite l'attention des milieux artistiques grâce à un travail audacieux où le traitement visuel de l'enfant oscille entre idéalisation de l'âge tendre et ambiguïté foncière de ses modèles. Travaillant depuis 1995 à la création et au développement de la revue *Kid's Wear Magazine*, Achim Lippoth produit depuis lors un travail visuellement captivant, haut en couleurs et à la finition parfaite. Oscillant entre photographie plasticienne et reportage, adepte du studio et des castings et grand voyageur, secondé par une équipe et des équipements performants, Lippoth regarde nos chères têtes blondes avec un œil où la nostalgie d'un monde perdu vient croiser une vision singulièrement violente et dérangeante de « l'enfant moderne », roi et (déjà) décadent.

L'Homme machine (2001) documente le contrôle inouï et la discipline sans faille qui sont exercés par et sur ces jeunes Chinois qui, dès leur tout jeune âge, sont entraînés à devenir des gymnastes d'élite. Corps modelées par l'exercice, regards concentrés, maîtrise de la souplesse et de la force donnent l'image d'une société et de ses valeurs imprimés littéralement sur l'anatomie de l'enfance.

Dans *Together* (2004), de blonds enfants aux yeux bleus portent le logo du photographe « AL » sur leurs débardeurs immaculés. Les mises en scène de Lippoth s'appuient autant sur les codes de la mode (couleurs, poses, décors, mise en évidence de la marque, ...) que sur une esthétique nazie (uniformité, prises de vue en contre-plongées, composition de groupe, ...), donnant à la série un cachet terriblement dérangeant où la pureté et l'innocence de l'enfance viennent flirter avec des valeurs idéologiques nauséabondes.

Thomas Mailaender

Né en 1979 à Marseille, vit et travaille à Paris et Marseille.

"Acrobatic Squad", 2004 ; "Handicraft", depuis 2008.

Documentariste du grotesque, chasseur d'images affligeantes (il a dernièrement mis en ligne le site www.funarchive.com, une banque d'images répertoriant le pire...), amateur professionnel (ou l'inverse), Thomas Mailaender utilise une diversité de techniques pour arriver à ses fins : enregistrer l'insignifiant monumental qui, malgré tout, au-delà de l'absurdité, du ridicule ou du mauvais goût, rend compte en seconde main des risques pris par l'artiste.

Avec sa série "Acrobatic Squad", il répertorie les tableaux dérisoires bien qu'osés d'une escouade de la police française spécialisée dans la voltige. Bien que censées représenter les talents, la force et la maîtrise des forces de l'ordre, les images montrent surtout l'investissement drôlissime de ces hommes en uniforme, donnant le meilleur d'eux-mêmes dans la pratique d'un art mineur qui, par la grâce de l'équilibre précaire de figures en tout point attendues, révèle un pouvoir créatif hors-normes, là où on l'attendait le moins. Mailaender présente également quelques céramiques de sa série "Handicraft". Ces poteries sont passablement déroutantes, tant par leur finition approximative que par les images trash qui les décoorent. Support de monstration de la banque d'images insolites de l'artiste, poursuite de sa réflexion sur l'amateurisme et le « fait main » de l'artisanat, tentative d'associer sculpture et surface visuelle, Handicraft invitera aussi le spectateur à se demander "Mais qui est le débile qui a fait cette merde?" (dixit Maileander lui-même). Là encore, la notion de création vient se cogner la tête contre sa propre définition...

Lucie Malou

Née en 1965 à Hampstead (GB), vit et travaille à Bruxelles.

"Hors Contrôle" 2004, et "No-Sense", 2004.

Le point de départ pour Lucie Malou est toujours le dessin. Un croquis qui en fonction du projet se matérialisera ensuite dans une photographie, une installation vidéo, un film, un néon, un pictogramme...Préoccupée par l'humain et sa fragilité, la plasticienne opère depuis plusieurs années des recherches sur l'absence, la disparition, le déséquilibre. Elle décale nos repères, désoriente nos logiques, perturbe les principes de spatialité et de temporalité.

"Lucie Malou aime créer la confusion des codes qui d'ordinaire induisent instinctivement certaines de nos conduites."

(Adèle Santocano).

Corinne Mariaud

Née en 1946 à Paris, vit et travaille à Paris.

"Désordre", 2008.

« C'est un regard posé sur l'individu dans l'espace urbain. Un questionnement sur l'état des corps dans la ville. J'ai longtemps photographié les paysages urbains, les espaces transitoires, les abords des villes à l'identité incertaine, j'ai cherché la trace de l'humain dans des endroits délaissés par l'homme, la beauté des endroits déconsidérés. Pour la série « Désordres », j'ai choisi de mettre en scène des individus dans ces espaces quotidiens. Des hommes à terre, des hommes qui glissent sur la matière urbaine. J'ai travaillé sur l'instant immobile de cette chute. Sur les forces et sur les résistances. Dans ces images, les paysages urbains, imposants de modernité, envahissent l'espace de la photographie. Vidés des gens qui les peuplent tous les jours, ils se transforment en un décor graphique dont la régularité est perturbée par un élément humain. Comme une tache sur cette surface lisse et organisée. La forme humaine paraît échouée sur le sol, le corps a perdu toute résistance. Sa souplesse contraste violemment avec la rigueur géométrique des édifices alentour. On pense à ces sacs plastiques accrochés aux branches des arbres, sur les bords des routes. Corps étranger à son environnement, corps qui flotte dans la ville, corps naufragé. Comme les arbres ou les morceaux d'espaces verts sont contenus par l'architecture de la ville, l'homme est encadré par la matière urbaine. Les personnages sont anonymes, corps fragiles d'une grande banalité. Cependant par leur solitude et la singularité de leur pose, ils s'extraient de l'ordre habituel des choses. Le corps banal se transfigure en un corps tragique. L'individu devient puissant. Il altère la régularité de l'environnement. Il perturbe la perception de l'image. Une inquiétude naît de ce trouble. Les personnages expriment une grâce, une douleur qui évoquent la résistance de l'individu dans la matière urbaine. »

Corinne Mariaud.

Alexandre Perigot

Né en 1959 à Paris, vit et travaille à Paris et Bastia.

Kill Kill Choregraphie, vidéo, 1996

Depuis 1994, le travail d'Alexandre Perigot consiste essentiellement en des installations et des vidéos où d'autres disciplines sont convoquées (musique, danse, etc.) et où le spectateur est amené à s'inscrire, vu la familiarité des actes, situations, objets ou personnages proposés par l'artiste. Perigot travaille en effet à débusquer les signes de la spectacularisation de notre société, mimant à notre intention les multiples codes par lesquels nous nous positionnons dans l'imaginaire. Perigot développe un travail révélant et déjouant les mécanismes de starisation et d'identification en proposant une « désillusion par rapport à l'illusion », en dévoilant l'arrière du décor. Au travers de la dimension ludique, ses installations et ses vidéos pointent les artifices d'une identité d'emprunt, les rapports que chacun de nous entretient avec la représentation médiatique et l'image idéalisée d'un quotidien fétichisé. Dans cette recherche, il était évident que le cinéma et la manière dont ses codes conditionnent nos représentations trouverait une place de choix. « Kill kill chorégraphie » (1996) participe de cette réflexion. Pour tourner cette vidéo, Perigot a demandé à une vingtaine de personnes de jouer leur propre mort devant la caméra : une mort violente due à l'impact d'une balle. Leurs attitudes sont en général fortement théâtralisées et issues des modèles largement diffusés par l'industrie cinématographique. La scène nue d'un gymnase, le comique de répétition, les effets de chorégraphie et le montage dense réalisé par Perigot mettent en relief le jeu de l'identification, l'artificialité de la mort dramatisée et la fiction inhérente à nos projections.

Tilman Peschel

Né en 1976 à Fribourg-en-Brisgau, vit et travaille à Cologne et à Düsseldorf.

"Révolution", 2004, " $a^2+b^2=c^2$ ", 2008, "Pole", (avec Martin Seck) 2009.

Tilman Peschel est diplômé en 2003 à la Kunsthochschule für Medien à Cologne. Il a été l'élève de Jürgen Klauke. Protégé de matelas mousse qu'il s'attache au corps ou emporté par des ballons, Tilman Peschel se met dans des situations impossibles. Cela se passe en Forêt Noire, près de la maison familiale. Non sans humour et telle une bouffée d'air frais, la « Révolution » (2003/2004) solitaire de l'artiste nous montre comment aller au-delà de ses limites et atteindre cette bienfaisante perte de contrôle ... quitte à frôler le ridicule ou le grotesque. Naturellement ami de la performance, Tilman Peschel cherche l'expérience physique et psychologique à laquelle, de retour dans son atelier, il donne une forme photographique. L'imagination prend le large.

En collaboration avec Martin Seck, Tilman Peschel réalise « Pole » (2009) en plein milieu d'un champ venteux. La vidéo témoigne de leur tentative d'emboîtement de bâtons en bois, pour atteindre le haut du ciel. Le principe de construction est simple : pendant que l'un tient un bâton à la verticale, l'autre va chercher un autre bâton et le pose sur le précédent en le fixant par un tour de bande adhésive. Ainsi la barre dangereusement souple grandit de plus en plus, dépasse le cadre de l'image, et il ne nous reste plus qu'à imaginer la hauteur vertigineuse de la construction. Mais on ne défie pas la nature sans prendre de risque. Ce qui devait arriver finit par arriver...

Andrew Savulich

Né en 1949, vit et travaille à New York.

Cadaver Detection dog searching for the 5th victim of Zodiac II,
Woman shot by roof sniper while walking with her ten year old daughter, New York 1993,
Woman laughing after a car wreck, New York, Citizen's arrest of alleged pickpocket, New York, 1988,
Doorman cleaning up after suicide, New York, 1965,
People watching jumper on hotel roof, New York, 1994,
Stolen from a Brooklyn church – Saint Bernadette was found dumped near the Beit Parkway, New York, 1992

Pour Andrew Savulich, New York est une "City of Chance", ville de toutes les possibilités et du hasard. Comme photographe pour le *New York Daily News*, il a passé plus de quinze ans à traquer l'évènement derrière son appareil. Ses images représentent des scènes parfois comiques, souvent tragiques de la vie new-yorkaise, appelées aussi *scoop*.

L'univers de Savulich est la rue de la palpitante New York City. Sensationnelles, ses images nous racontent des instants tragi-comiques tels que "le portier nettoyant après le suicide" ou "les gens regardant le sauteur sur le toit de l'hôtel". Le photographe volant parvient à saisir l'instant juste avant ou après le drame ou le moment de l'urgence même. Le glamour rencontre la cruauté de l'accident, et quelque part l'humour arrive à s'y infiltrer.

Roman Signer

Né en 1938 à Appenzell, vit et travaille en Suisse.

56 kleine Helikopter, vidéo, 2008.

Défiant les lois fondamentales de la nature telles que la pesanteur ou le frottement et maîtrisant les alchimies explosives, Roman Signer met en scène des expériences dont il est souvent lui-même acteur. Dans "*Chaise de bureau*" (2006), par exemple, l'artiste est assis sur une chaise pivotante et tient dans les deux mains des feux d'artifice qui se déclenchent simultanément. La force explosive fait en sorte que la chaise tourne autour de son axe plusieurs fois, avant de retrouver l'immobilité. L'artiste, muni de ses lunettes protectrices, inscrit sa courte et simple performance sur une ligne de temps bien précise, entre un début préparé, un point culminant explosif, un impact direct et un résultat parfois illustré par une empreinte.

L'artiste septuagénaire ne se lasse pas de recommencer ces expériences, qui d'ailleurs ne nécessitent pas forcément sa présence, même si celle-ci reste indéniable au vu de la préparation parfaite de ce qui va se passer. Dans "*56 Petits Hélicoptères*", 56 mini-hélicoptères sont soigneusement alignés en carré sur le sol d'une pièce d'exposition. L'artiste déclenche leur envol simultané : tels des insectes étranges, ils bourdonnent dans l'espace, s'entrechoquent et se heurtent contre les murs et le plafond. La fin est forcément prédéterminée par un phénomène chimique : avec l'épuisement des piles, tous les hélicoptères sont dispersés, immobilisés par terre, comme après un combat sur un dérisoire champ de bataille.

Antoine Vanoverschelde

Né en 1984 à Saint Omer (F), vit et travaille à Bruxelles.

Champ de bataille, 2009

Ce jeune artiste français, diplômé en arts visuels de l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs de Paris (ensad), s'est fait remarquer par son très sensible travail photographique « Jouets tristes ». Objets solitaires, emprunts d'une douce nostalgie, ces « jouets » fragiles et suspendus dans le temps inscrivaient déjà un rapport à l'enfance et à la perte que Vanoverschelde continue d'explorer avec « Champ de bataille ». Réalisée expressément pour BIP2010, cette pièce est une installation composée d'un caisson lumineux relié à un pupitre de commande électronique. Il permet au spectateur de prendre le contrôle d'un "*Champ de Bataille*", d'un "lieu fantasmé, hors du temps et sans repères géographiques", d' "un lieu sans lieu". Le champ de bataille est un territoire de rencontres, de confrontations, un espace pas tout à fait défini mais contrôlé ; un système organisé, et pourtant prêt à basculer. C'est aussi un espace imaginaire, un espace de jeu, "le petit théâtre de la guerre" dit Antoine Vanoverschelde. Assemblant les silhouettes de petits personnages, l'artiste compose, non sans humour, des saynètes cruelles et délicates. Fantassins, zouaves, mercenaires, maquisards, briscards, artilleurs, sentinelles, légionnaires, bidasses, etc. se mélangent et s'affrontent sans respect de hiérarchie, de chronologie ou de stratégie pour mieux dessiner une photographie revisitée par le théâtre d'ombres et les contes cathartiques de l'enfance.